

sarde l'instrument de l'unité italienne et l'étendre, des limites du Piémont, aux confins de la péninsule ! Charles-Albert essaya longtemps, essaya toujours de concilier les traditions de sa race avec sa mission italienne, avec la nécessité qui s'imposait à sa fonction de roi d'établir la nouvelle, la grande patrie sur le fondement solide de sa dynastie. Lorsqu'il désespéra d'arriver à cette conciliation, ce fut pour l'Italie qu'il se décida enfin. Mais il est mort de ce grand acte de renoncement à ses sentiments personnels... On le vit, dès ce moment, s'émacier et dépérir et, trouvant que la mort ne venait pas assez vite, la rechercher dans la bataille et dans l'émeute. On l'entendait dire : « Je marcherai jusqu'à ce qu'une « balle me fasse terminer avec joie une vie de « péripéties, et toute consacrée, sacrifiée à ma « patrie. » Autour de lui, sacrifice presque aussi douloureux, ses gentilshommes, les Sonnaz, les Costa, les Robilant, fleur de la noblesse savoisienne, versaient leur sang, par fidélité traditionnelle au roi, pour une cause qui n'était pas la leur, qui révoltait leur sens intime. M. de Beauregard raconte qu'après l'entrevue de Charles-Albert et de Garibaldi, le vieux et fidèle Sonnaz murmura : « C'en est fini de nous. » C'en était fini, en effet, de ce qu'avait représenté dans